



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

**Bon an, mal an**

**Lavedan, Henri**

**Paris, 1908**

6 avril 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

*6 avril 1907.*

Nous voyons le soleil. Qu'il a donc l'air de revenir de loin ! De bien loin certes, car cette année il n'a même pas passé l'hiver dans le Midi. Personne ne l'y a rencontré. Enfin, le voici qui reparaît avec des impétuosités de prisonnier délivré. Ces premières journées lumineuses sont vraiment grisantes et rendent un peu fou. Leur accablante et nouvelle splendeur surprend, fait courber la tête. On rêve, on espère à tort et à travers, on a dans le cœur je ne sais quelles inquiètes mélancolies et ce mystérieux fonds de tristesse inséparable des minutes où la vie éclate et se répand avec le plus de joyeuse certitude. C'est par les beaux temps que je pense aux morts. Cependant la féerie des illusions et des projets, le poème éternel de la jeunesse et de l'amour vont recommencer, un an de plus, après tant



d'années, tant de siècles, et toujours pareils, avec leur même murmure de jets d'eau, leur parfum de violette fanée, de lilas frais, leurs boutons de rose, leur tiède brise qui fait les fronts moites d'ardeur et soulève les chevelures et les voiles... Quelques furtives hirondelles ont été aperçues un instant du côté de la tour Saint-Jacques. Et ce mot de Pâques, ce mot de cantique et de chanson, ce mot resplendissant et doux, ce mot de fête, naïf et religieux, évocateur d'indéfinissables choses, ce mot cristallin, surnaturel et pur flotte partout... Il est au ciel, sur la terre, aux vitres des croisées ouvertes. Il est sur les grandes places, parmi les jardins, le long du quai aux Fleurs, et dans le tabernacle des âmes, à la surface des yeux, au bord des lèvres. Le sansonnet des humbles quartiers le dit dans sa cage et aussi les pauvres voix éraillées des marchandes, le matin, par les rues tumultueuses de Paris qui, rudement, sentent le légume vert. Et la raie rouge du store de coutil, la paille blanche du chapeau, les voitures « décolletées », le poisson de sucre et l'œuf de chocolat, la porte de l'église assaillie de mendiants, tout cela crie, gémit et chante éperdument, à tue-tête : Pâques ! Pâques !

Faites bien attention ? Les souvenirs, du fond du passé, vont revenir à tire-d'aile comme des oiseaux sauvages. Nous n'aurons plus qu'à baisser les paupières et à prêter l'oreille dans la direction de notre enfance ensevelie, pour la



ressusciter une seconde, au son des cloches d'autrefois.

\*  
\*\*

Mon ami, « qui est dans les affaires », avait une note à prendre. Il sortit vivement de sa poche un inquiétant objet verni, noir et long, couleur de canule, et qu'il dévissa. Je crus d'abord que c'était un fifre et qu'il allait me jouer : *Vive Henri IV*. Mais je vis aussitôt que j'avais affaire à un de ces porte-plumes à réservoir qui s'appellent d'un nom américain et deviennent de plus en plus à la mode. Mon ami, sur la feuille d'un gros carnet, avait tracé avec énergie quelques lignes, il rengaina bientôt le tout, et me déclara d'un air impérieux :

— C'est admirable !

— Ça ?

— Oui. La plume Marlborough. Je ne me sers plus d'autre chose. Même à la maison j'ai supprimé l'encrier. Tu n'as pas une Marlborough ?

— Non.

Il parut ébahi et consterné.

— Comment ? toi ? un écrivain ? Mais avec quoi écris-tu ?

— Avec un porte-plume ordinaire, un porte-plume sans citerne.

— Mais dehors, dans la rue, quand tu n'es plus à ton chantier, paf !... s'il t'arrive n'importe



où une belle idée de pièce, ou de roman... pour cet hiver ?

— C'est si rare !

— Mais encore ?

— Avec quoi ?

— Un crayon.

— Laisse-moi donc ? Il est toujours cassé, ton crayon !

— C'est vrai. Mais j'en ai huit ou dix de rechange dans les coins de mes vêtements.

— Des infâmes bouts de bois, tout gris, mordus, sucés, trop courts, bien incommodes !

— Oui... c'est cela... tu les connais !... Ah ! c'est avec eux seulement, je t'assure, qu'on prend la note juste, heureuse et agréable !

Je vis qu'il croyait que je me moquais de lui. J'entrepris donc de lui prouver qu'il se trompait.

— Je suis plein de bonne foi. Si tu n'étais pas « dans les affaires », vieil ami, tu me comprendrais mieux. L'écrivain a ses manies qui sont sacro-saintes, divines. Le porte-plume peut être en or ou en bois, peu importe (cependant la phrase a plus de chances d'être dorée s'il est de bois), mais il faut avant tout qu'il soit garni d'une plume, d'une vraie plume.

— D'oie ?

— Eh ! ça n'était pas si bête ! D'oie si tu veux, ou de fer, mais une plume à deux becs, flexibles, sur lesquels on peut appuyer ou retenir, que l'on sent à l'extrémité de ses ongles comme la bouche du cheval en tenant les rênes.



Mon ami se rebiffa. ‘

— La Marlborough a une plume, une plume d'or, à deux becs...

— Je ne dis pas non. Mais ce n'est pas la chère vieille plume classique, la plume Alexandre, par exemple, dont la boîte m'est familière depuis que j'ai fait mes premiers jambages, et sur le couvercle de laquelle on voit la bonne grosse figure rechignée de M. de Humboldt. Et il est indispensable que l'encrier soit là, despote, redoutable, énigmatique et béant devant le travailleur, afin que celui-ci *voie l'encre*. Voir l'encre ou mourir ! La voir quand on y trempe la plume doucement, à la profondeur nécessaire, et la voir aussi quand on quête le mot ou l'idée qui ne viennent pas, qui sont là nageant dans les flots obscurs de la Mathieu Plessis ou de la Petite Vertu... La voir passer de l'encrier sur la plume, de la plume sur le papier, la voir baisser de niveau peu à peu dans le godet, songer : il est grand temps que je le remplisse, et aller chercher la bouteille de terre et la verser soi-même, ainsi qu'un curaçao, avec d'infinies précautions, la voir même se répandre, jaillir aux alentours de l'encrier, en gouttelettes, virgules ou pâtés, jusque sur ses doigts... et son linge... oui, cela aussi a son âcre genre de charme, car une tache d'encre n'est pas une tache inutile et banale. Il en reste toujours quelque chose. Voilà. Ainsi ne viens pas me parler de tes plumes Niagara ou Marlborough, car elles me choquent et



me font mal au cœur. A la seule pensée d'avoir à écrire avec cette espèce de bâton de réglisse enchanté qui a l'air d'avoir été fabriqué chez le bandagiste, je me sens ployer tel qu'une faible tige, et les quelques idées qui me restent encore détalent à toute vitesse. Un bureau sans encrier paraîtra toujours, à l'être de pensée, comme une table sans verre à l'homme de bouche, et c'est enfin un indispensable et complémentaire agrément, aussitôt la besogne terminée, que de rabaisser le couvercle sur la ténébreuse petite mare avec la satisfaction du devoir accompli.

Jusqu'au bout il m'avait écouté en contenant mal son impatience. Dès que j'eus fini :

— Tout cela est joli à dire. Mais as-tu essayé de la Marlborough ?

— Non.

— Je ferai pour toi un grand sacrifice. Je vais te prêter la mienne, deux jours.

Je protestai avec violence. Il ne m'écoutait pas.

— Si. Après que tu t'en seras servi seulement vingt-quatre heures, tu ne pourras plus t'en passer. C'est propre, commode... Ce disant, il avait ressorti son fifre et le dévissait. Mais il poussa un cri. L'encre, sautant comme du cidre mal débouché, ruisselait sur ses doigts.

— Nom d'un bonhomme ! J'ai oublié de retourner le réservoir en bas avant de dévisser. C'est la première fois que ça m'arrive depuis un an !



— Ça ne sera pas la dernière, dis-je pour le consoler.

Il était furieux. Moi, blotti dans ma barbe et la bouche pincée, je ne pouvais m'empêcher de sourire avec réserve. Je l'emmenai se laver les mains. Mais c'était de l'encre royale... aussi mordante que du vitriol et noire comme les sept péchés capitaux. Elle ne vous quittait pas à volonté. Il fallut, pour qu'elle partît, deux heures de travail à la brosse dure, à la pierre ponce et trois citrons.

Depuis, je n'ai pas eu signe de vie de mon ami à la plume Marlborough... Ne sais quand reviendra.

\*  
\* \*

L'autre jour j'ai reçu, imprimée en beaux caractères, la lettre suivante que je copie sans en changer une syllabe, d'abord parce qu'elle est excellemment rédigée, et ensuite parce que je voudrais que les centaines de mille de lecteurs de *l'Illustration* la lussent et s'y intéressassent. (Pardonnez-moi les détonations de ces plus-que-parfaits du subjonctif, mais je suis forcé.)

« *La Société de l'histoire du costume*, fondée en 1907 par un groupe d'érudits, d'artistes, de collectionneurs, de grands industriels, a pour but principal de doter Paris d'un musée spécial du costume qui lui fait défaut. Le costume fait partie intégrante de l'histoire ; ses transformations successives sont liées étroitement aux



mœurs, aux événements, au caractère des hommes, aux diverses époques. Nulle part en France n'existe de musée rationnel et chronologique qui devrait présenter au public le développement régulier et les caractéristiques exactes de nos costumes nationaux. Alors qu'à l'étranger de magnifiques musées nous donnent déjà l'exemple, en France les pièces précieuses que nous possédons sont disséminées au hasard. Nous voudrions combler cette lacune et joindre en outre à nos collections la carrosserie et la sellerie dont les spécimens anciens furent tant admirés à l'Exposition de 1900. »

Et cette société se présente sous le patronage et la direction de hautes compétences artistiques telles que : MM. Maurice Leloir, président; Maurice Maindron, vice-président; Manceaux-Duchemin, secrétaire; Jacques Doucet, trésorier. Parmi les membres du conseil : MM. Henry d'Allemagne, François Carnot, comte de Cossé-Brissac, Courboin, Edouard Detaille, Faivre, Gorguet, Richemont, Tony Robert-Fleury, etc... Je ne vous cache pas que moi-même ai la ferme intention de collaborer modestement de toutes mes forces à cette œuvre si attachante et je puis, à cet effet, dire déjà aux lecteurs et lectrices de l'*Illustration* qui aiment d'amour le costume du temps passé et veulent le sauvegarder, que les dons en nature sont reçus dès à présent, avec avidité et reconnaissance, au siège de la société, 21, avenue Gourgaud, chez M. Maurice Leloir. Que



ceux qui possèdent donc des robes Louis XV, des habits de cour, des chapeaux délicieux du temps de la Lamballe, ou même des habits historiques ayant appartenu simplement à la Dubarry ou au Régent et ne savent qu'en faire ne se gênent nullement pour nous les envoyer. Moi-même j'en recevrai bien volontiers et me ferai recéleur de chiffons pour le compte de la Société. Nous attendons avec modestie et confiance.

— « Le musée de l'Armée, me disait récemment Detaille, a commencé ainsi, avec trois plumets et deux paires de bottes. Aujourd'hui nous avons des salles pleines. » Mesdames et messieurs, fouillez les tiroirs et les placards de vos grand'mères.